

ANNE FLORE
TARNAUD

CHEMIN
DE
L'ÉLECTRON LIBRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524135

Dépôt légal : décembre 2025

« Je ne prétends pas être écrivaine,
mais une essayiste de la vie... »

« Nous ne sommes pas libres de refuser d'être nés,
d'échapper à la mort, d'être un autre que nous-même, de
revenir en arrière, de l'emporter sur le temps, de sortir de
l'histoire.

Mais nous sommes libres d'agir ou de ne rien faire,
de choisir la droite ou la gauche, de dire oui ou non,
d'accepter ou de refuser, de donner un sens nouveau au
passé, d'infléchir l'image que nous nous faisons de nous-
même et que nous offrons aux autres, de prévoir dans
une certaine mesure et de préparer l'avenir et de forger
notre destin.

Nous sommes libres en un mot d'être des hommes et des
femmes libres »

Le guide des égarés de Jean d'Ormesson.



Anne Flore Tarnaud, née à Satu-Mare en Roumanie le 8 janvier 1987, est une photographe d'aventure, écrivaine, essayiste depuis ses premiers pas dans le théâtre et le cinéma avec ses reportages photos et ses voyages, toujours un carnet dans son sac. C'est un parcours atypique, une aventurière, une artiste dans l'âme, éclectique, c'est ce qu'il lui a permis d'avoir une ouverture et une sensibilité sur la relation existentielle entre deux mondes : la civilisation urbaine et moderne et sa faune.

Prologue

Ce journal constitue une tentative, un essai, un cahier exprimant les cheminements variés d'une réparation intérieure, physique et morale qui oscillent entre rêverie, contemplation et voyage face à la société actuelle. Les mots et les images comme la nature ont ce pouvoir de guérison, c'est ma thérapie, une métamorphose. Comme l'évoque le titre, la liberté a le pouvoir de vous arracher à votre tristesse, se distraire de soi-même. L'oubli séquentiel est l'arme de la paix intérieure, un refuge à soi. Il faut désenfumer sa vie, alléger ses valises, désencombrer son cahier temporel.

Se sentir quelque part non conforme, mène à cette analyse ; en observant les mouvements humains qui ne sont que des indicateurs de l'état de notre société, ils servent de catalyseur à des questionnements personnels.

Une façon de vivre se dessine, la destinée solitaire de l'essayiste qui se rend imperméable au monde amer et confus dans lequel elle évolue. « *Chemin de l'électron libre* » est comme un cheminement philosophique que nous emprunterions pour nous soustraire à l'époque du digital, du « tout va trop vite ». Cette réparation n'a pas pour objet de mépriser la modernité, ou de la changer. Être en décalage, en marge me paraît une excellente fusion de la force et de l'élégance.

Dans une société empreinte de réalité virtuelle, d'artifices et d'objets connectés, tout cela peut dévier le cours d'une vie. Orchestrer le repli me semble une urgence vitale.

Dans chaque chapitre, vous trouverez comme indication, ce signe ♦, suivi d'un tiret qui traite d'un sujet différent, abordant le même thème du chapitre.

Chapitre 1

Être en mouvement

« Le mouvement physique est une forme d'œuvre d'art qui m'est vitale. »

Placer cette force morale au-dessus de toutes les autres est, selon moi, le terme « *liberté* ». La liberté d'expression, la liberté de prendre tel ou tel chemin en forêt, la liberté de ne plus souffrir, de trouver son équilibre vital. Par quel procédé ?

Le curseur intérieur penche-t-il plutôt vers la peur ou l'espoir ? La vie est imprévisible, une inconnue totale. Je dois alors me dessaisir, avancer et parfois, oublier pour me remettre sur la route. J'essaye d'écrire quotidiennement pour fuir. Je me suis convaincue que rien n'est impossible à celui qui poursuit sa liberté comme un but unique. Des petits objectifs modestes, séquencés, en essayant d'intégrer mon propre cheminement intérieur et que je décide. Je ne me sens plus stagner, comme une eau dans certains lacs, qui s'enlise, par manque d'oxygène, où rien ne circule et ne traverse, donc meurt.

En me dissimulant à travers la nature, depuis ma tendre enfance comme un animal le ferait instinctivement, le mouvement, les actions sont devenues mon cheminement de liberté.



Quand je marche dans la capitale, cette déambulation dure des heures, car le temps et les rythmes sont si différents, plus lents. Je fuis les grands axes où circulent la frénésie, la horde

humaine, le bruit agressif des klaxons, les nuages de pollution et préfère les petits passages, des ruelles portant une architecture atypique, fleurissantes ou en bord de Seine, dans un cimetière arboré, toujours à la quête d'une atmosphère calme, authentique, plus verdoyante, moins sonore, telle une louve cherchant longuement l'endroit parfait et équilibré pour se poser. Je trouve que c'est un luxe.

Les mouvements sollicitant ce corps me font avancer l'esprit, on a tout le temps de se pencher sur nos bagages, de se livrer à la contemplation, de réfléchir à ce monde en baissant la tête parfois tel « *Le Penseur* » de Rodin. Alors on trie, on épingle. Dans la capitale, je cherche un dérivatif, c'est un labyrinthe terrifiant pour moi, un immense paysage humain qui me fait peur, décidant de marcher librement pour échapper à l'angoisse d'une âme perdue dans cette société. Cet endroit qu'est la ville est extraordinaire, mais aussi immensément dangereux avec ses pensées.



J'ai de temps en temps échoué dans certaines réalisations de mes projets de vie, mais j'avancais modestement sur mes réussites, toujours dans l'action, je proposais, fidèle à mes convictions et à mes ressentis, parfois bancals. J'expérimentais tout simplement, je vivais, je n'attendais pas après les gens. Nous retomberons un jour et définitivement comme tout le monde, alors, fonçons.



Me voici à reprendre une activité que j'affectionne particulièrement, un de mes procédés de mise en mouvement, un exutoire, l'escalade.

Après pas mal d'années à grimper en haute montagne et en salle pour arriver à un niveau professionnel, à l'époque où j'habitais en Haute-Savoie, dix-huit ans, l'esprit de compétition était toujours en moi. J'avais continué ce sport comme ça par la suite, juste pour le plaisir, pour conserver un état de bien-être physique et mental.

Durant trois ans environ, j'avais cessé toutes activités sportives sauf la marche , quand ma santé était devenue une priorité, quand le physique n'y était plus, ne suivait plus, malade, perte de poids drastique, le cœur et ses arythmies, bref, quand on a la chance de revenir à soi, on gagne un surcroît d'envie, un débordement, une fièvre de vie comme disait Arthur Schopenhauer : « La vie veut vivre », une idée assez remarquable.

Je me suis donc finalement décidée à remettre mes chaussons enduits de magnésie ainsi que sur mes mains, mon sac à pof à la ceinture et revenir dans une salle avec un certain engouement pour me hisser. Mes souvenirs d'entraînements intensifs resurgissaient. Je me remémorais tous les gestes techniques dans ma tête, tel qu'étirer le bras avec l'épaule en premier pour aller chercher le plus loin possible la prise, ou comme, penser à la position des pieds en les montants le plus haut avant d'utiliser tout le reste.

Ah oui ! l'inclinaison du corps en équilibre et les postures, l'angle des chaussons sur ces minuscules prises, bien regarder avant, chaque membre de son corps et surtout, respirer après chaque mouvement.

L'observation des autres grimpeurs meilleurs que moi à un instant « T » m'affectait soudainement et bizarrement. L'esprit de compétition me reprenait. Ça brûlait au fond de moi.

Bon, première voie, allez hop ! je me jette dans le bain. La circulation du sang est bien fluide, tous les muscles et articulations sont sollicités et échauffés, je me sens connectée au mur telle une araignée dans son milieu naturel, une danseuse étoile. J'augmente progressivement le niveau en titillant mon mental et tous les sens, puis, paf, je chute.

Pourquoi ce sentiment d'échec m'a envahi autant ? m'a déboussolé ? m'a sorti des rails ? m'a assommé ?

Une autre des citations d'Arthur Shopenhauer qui me guide est : « la même chose, mais autrement ». Voilà le cheminement face à l'adversité et à sa dualité intérieure à tenter de réaliser.

Accepter qu'à certains moments de nos vies, nous sommes moins performants, nous avons moins d'habiletés, mais cela ne nous définit pas dans la globalité, cela ne remet pas en question nos aptitudes, ni nos valeurs. La réussite ou pas ne remet jamais en question les principes d'une personne. Je dois procéder autrement, trouver un autre chemin, accepter d'être un peu plus patiente et ça reviendra, oublier ce qui ne va pas pour faire plus de place à de petites choses qui vont mieux. L'aventure de l'escalade comme dans toute forme d'expérience qu'on va vivre ou dans un travail, nous invite à comprendre que ce sont des tentatives à vouloir être un autre, une impossibilité de trancher entre l'arrêt ou continuer le mouvement, l'action. On ne reste jamais conforme à une grille de lecture quand on se lance dans la vie.



On se fatigue, on s'épuise inutilement à désirer mettre en avant un « style » de profil que l'on pourrait nommer « différent », comme dans un catalogue où l'on aurait le choix de « prendre » ou de « jeter » ; à vouloir dans la moindre story instagrammable sur les réseaux sociaux, se démarquer à tout prix, comme si l'humain était un produit de consommation, de « marque », en publant régulièrement de fausses informations, avec appétit, en vendant quelque part son image, des lieux idylliques, des vies vécues au quotidien, au bout du monde, mais tout cela est profondément coupé de toute réalité, de notre essence. C'est une soumission de la statistique, mais tout le monde connaît cela. C'est une compétition stupide qui rend malheureux.

Derrière ce mouvement moderne, face à l'écran d'une vie artificielle, l'être humain est arrivé, je pense, à épuisement de ce genre de ressources que je trouve totalement inutile et d'une bêtise invraisemblable.

C'est une inertie collective et conformiste de troupeau.

Chaque chose crie pour être lue et vue autrement.

Troublant cocktail, quand on se dit qu'on a besoin d'autrui pour exister et cette soif de solitude chez l'humain ?